

Deux ou trois choses que je sais de Takeshi Kitano

de Makoto Shinozaki

traduit du japonais par Terutarô Osanai

C'est en 1983 que j'ai rencontré Takeshi Kitano/Beat Takeshi pour la première fois. À l'époque, Beat Takeshi était déjà un « héros culturel » national. Dans divers médias, armé de ce qu'on appelait sa « tchatte mitraillette », il éreintait et raillait toute forme d'autorité. Un jour, dans son émission radio, il a lu une carte postale qu'un de mes amis lui avait envoyée ; ils ont décidé de faire un match de baseball entre son équipe et celle de Beat Takeshi. Je les ai accompagnés et j'ai filmé le match en 8mm. Après le match, tour à tour, mes amis et moi avons demandé une dédicace à Takeshi-san. De mon côté, je lui ai tendu le catalogue d'une rétrospective John Ford, et pendant qu'il y apposait sa dédicace, je lui ai dit sans m'en rendre compte : « Faites un film un jour ! »

Cette parole déplacée n'était pas sans fondement. Depuis l'époque des « Two Beat », il ne cessait de se moquer des films et téléfilms convenus et stéréotypés. Takeshi Kitano n'est pas ce qu'on appelle un « cinéphile » (dans les années 60/70, lorsqu'il a abandonné ses études, il a pourtant regardé quantité de films), mais ses critiques contre les fabricants d'images faisaient souvent mouche. D'autre part, après avoir travaillé avec Nagisa Oshima dans *Furyo*, il a commencé à dire de temps à autres : « J'aimerais réaliser tel ou tel film... » (Parmi lesquels un projet inouï qui se passait pendant un tournoi sportif entre les pensionnaires d'un hôpital psychiatrique). Six ans plus tard, l'humoriste Beat Takeshi devenait le cinéaste Takeshi Kitano.

Pour réaliser un film, il remet en cause les méthodes conventionnelles du moment. Il s'agit pour lui non pas de détruire simplement, ni de construire naïvement, mais bien de créer par la destruction, ou de détruire pour créer. Dans son roman *Naissance d'un gourou*, il y a une réplique qui dit « la meilleure critique, c'est la pratique. » Et depuis son premier long métrage, *Violent Cop*, tous les films de Kitano sont une critique par la pratique.

Il existe une expression chez nous qui dit : « Un auteur, en mûrissant, retrouve sa première œuvre. » Si l'on revoit *Violent Cop* aujourd'hui, on se rend compte qu'il contient nombre de motifs essentiels qui apparaissent dans les films suivants. Le silence des personnages, qu'il partage au fond avec les films de Bresson. La violence, qui surgit au dépourvu. Le protagoniste, qui continue à marcher comme s'il s'agissait d'un but en soi. La mer, qui se répand au fond de l'écran au-delà des impératifs de la narration. Les duos de personnages. Les fleurs (les plus voyantes étant ici les fleurs du moulin à vent en papier frémissant dans le vent et celles des couronnes mortuaires). Les ellipses temporelles. L'action ou la volonté du protagoniste reprise par un autre personnage à son propre compte. Même les tableaux, émaillant ses films depuis *Hana-bi*, sont déjà présents dans ce premier long (on ne saura jamais pourquoi le protagoniste, renvoyé de la police, se rend à une exposition de Chagall). Mais au moment où ces éléments se cristallisent en tant que style, quelque chose est sur le point de mourir. C'est justement pour cela qu'il faut réitérer le processus de destruction/création à chaque film...

Enfin, il y a une chose que j'ai ressentie objectivement en accompagnant quelques fois Takeshi Kitano sur ses tournages pour mes travaux. Jusque-là, je croyais que le métier de

cinéaste consistait à bien « regarder ce qui se passe à l'instant devant la caméra ». Mais le cinéaste est aussi exposé aux regards de toute l'équipe et des acteurs. Il observe et il est observé. Il vit les deux simultanément. De plus, comme Eastwood ou Cassavetes, Kitano se jette dans l'action : il filme et il est filmé. Dans les tournages où différents regards s'entrecroisent tels des balles qui fusent, Kitano a dû prolonger cet équilibre délicat, tel un acrobate sur fil, répétant invariablement la création/destruction à l'unisson. Les films projetés sont des récits de ces champs de bataille. Soyons attentifs en les regardant. Car nous non plus, spectateurs, ne pourrions demeurer intacts.